

à l'écoute de catherine blaya décrochage, désengagement – le facteur climatique

françois othenin-girard

Elle le dit sans ambages : s'attaquer au décrochage, c'est tôt ou tard être appelé à envisager que telle école puisse causer un décrochage. Catherine Blaya, professeure HEP ordinaire dans l'UER Pédagogie spécialisée, codirige le LASALE (Laboratoire Accrochage Scolaire et Alliances Éducatives). Elle est une spécialiste internationalement reconnue du climat scolaire et des thématiques liées au décrochage, au désengagement scolaire et à la violence à l'école.

Catherine Blaya a obtenu une thèse de doctorat en sciences sociales sur la perception du climat scolaire entre la France et le Royaume-Uni. « La recherche sur les violences en milieu scolaire met en évidence depuis un quart de siècle le lien fort qui existe entre décrochage et victimisation – le plus souvent les multivictimations et le harcèlement, rappelle-t-elle. Une jeune victime de harcèlement a quatre fois plus de risques de décrocher. »

La chercheuse a dirigé les recherches françaises dans le cadre du groupe EU Kids Online d'Internet Sans Crainte, elle participe à de nombreux projets européens pour la prévention et l'intervention contre la cyberviolence et le cyberharcèlement. Un nouveau facteur de décrochage.

Dans le cas de cyberviolences, l'effet sur les jeunes filles et leur réputation est quasi simultané. Les cas de « revenge porn » – soit de l'utilisation sur les réseaux sociaux de photographies intimes et d'injures dégradantes, comme dans le cas d'une rupture amoureuse – sont particulièrement violents. La victime ignore souvent qui est

son agresseur et qui a vu les photos. L'anonymat renforce le sentiment de paranoïa. Elle choisit de ne plus aller dans son établissement par peur du regard des autres – c'est un cas de décrochage.

Quand l'école devient facteur de décrochage

L'établissement scolaire peut être un facteur aggravant. C'est une ligne rouge qui traverse les recherches de Catherine Blaya. S'attaquer au décrochage, c'est tôt ou tard être appelé à envisager que telle école puisse causer un décrochage. « Lorsque nous observons les noyaux durs de jeunes contestataires dans certaines écoles, nous voyons que lorsqu'ils disparaissent, leur rôle est ensuite repris par d'autres élèves. »

Et de mentionner le cas de l'enseignement professionnel qui – en France – est perçu comme une sous-catégorie par les acteurs, y compris par le personnel éducatif. « C'est une grande bêtise, réagit-elle. On est fait – ou pas fait – pour des études. On peut avoir des appétences ou ne pas

en avoir, mais ce n'est pas la même chose. Et enfin, tout enfant dès la naissance a envie d'apprendre. Ce qui n'est pas toujours le cas au cours de la scolarité. Cela aussi, il faut pouvoir en rendre compte !

En 25 ans, on est passé d'une conception où prévalait un échec dû à une éducation familiale déficiente à celle d'une école comme acteur – du moins en partie – du décrochage.

Mais surtout, en plus de l'effet de contexte et de la cumulation des facteurs explicatifs liés à des expériences négatives, ce qui a été compris, c'est que les décrocheurs présentent une immense diversité de profils. Dans certains cas, ce n'est même pas un problème d'acquis des apprentissages. Ceux qui décrochent ont parfois juste envie de faire autre chose, du surf, du vélo : l'école pour eux ne fait pas sens. Robert Ballion parle de « consommateurs d'école », je préfère parler d'élèves inintéressés. D'ailleurs l'ennui est nodal dans le discours de certains élèves en décrochage. »

S

Sentiment d'injustice

L'isolement, l'exclusion, peuvent être des facteurs de décrochage. On le voit aussi avec les adultes, les enseignants qui font l'objet de violences sont souvent eux aussi isolés, remarque Catherine Blaya. Ce phénomène d'exclusion se constate également dans les groupes de jeunes perturbateurs : celui qu'on ne voit plus est de facto exclu. Un chiffre – qui semble rester constant – laisse songeur. Il concerne les injustices perçues.



Les décrocheurs présentent une immense diversité de profils.

Dans certains cas, ce n'est même pas un problème d'acquis des apprentissages. Ceux qui décrochent ont parfois juste envie de faire autre chose, du surf, du vélo : l'école pour eux ne fait pas sens.

« En France, le sentiment d'injustice quant à la gestion de la discipline s'élève à 30% des élèves dans tous les établissements observés, souligne la chercheuse. Ce chiffre semble stable, mesuré en 1995, puis confirmé en 2012 par l'enquête PISA sur le climat scolaire et, plus récemment, dans toutes nos observations. Or le sentiment d'injustice génère des comportements d'opposition à l'adulte et suscite des tensions de part et d'autre. La réponse la plus fréquente invoquée par les élèves, c'est que les adultes ne s'intéressent pas à eux en tant que personne. Bien sûr, tout cela doit être nuancé et objectivé, idéalement en suivant des cohortes sur plusieurs années. » /

> qu'est-ce que le décrochage ?

Catherine Blaya, comment les élèves décrochent-ils ?

C'est l'aboutissement d'un processus qui peut être très long, accompagnant l'élève durant tout ou partie de son cursus scolaire. Parfois, l'accrochage lui-même de l'enfant à l'école ne s'est jamais concrétisé, en raison peut-être d'une expérience initiale négative, de facteurs liés au milieu familial, ou du milieu scolaire lui-même. Dans d'autres cas, ce sont les transitions qui fournissent ces expériences négatives, transition entre le primaire et le secondaire, d'une classe à l'autre. Ou lorsqu'il faut trouver un métier et que les orientations se font par défaut ou qu'elles sont mal préparées.

Pourquoi vous êtes-vous sentie appelée par les problèmes de violence en milieu scolaire, de délinquance juvénile, de décrochage scolaire puis, plus récemment, de cyberviolence ?

Mon intérêt pour le décrochage remonte à mon expérience comme formatrice il y a de nombreuses années, dans une Maison Familiale Rurale. Une institution prévue à l'origine pour les enfants d'agriculteurs, qui leur permettait de suivre leurs études tout en travaillant la moitié du temps sur l'exploitation familiale. Cette formation par alternance permettait de conjuguer apports théoriques et culture de base (à l'école) et expérience pratique (à la ferme). Ces Maisons Familiales Rurales sont devenues ensuite des établissements pour les enfants en difficulté scolaire – c'est dans ce cadre que pour moi, tout a commencé. À l'époque, il y avait encore un internat, les enfants s'impliquaient dans des tâches ménagères et la vie collective. Une philosophie pédagogique prévalait, la Maison Familiale Rurale était conçue avant tout comme un lieu de vie.

Pour apprendre la diversité, commençons par la jouer: puisque, contrairement aux pilotes d'avion, nous n'avons pas de simulateur de vol, utilisons le théâtre!

> intervenir et accompagner efficacement

Qu'est-ce qu'une intervention efficace dans un établissement où le climat scolaire laisse à désirer et conduit aux décrochages? Pour répondre à cette question, je prendrai pour exemple l'intervention «J'adhère» menée en France. L'idée est d'abord d'impliquer tous les membres de la communauté éducative dans le changement, avec une adhésion de principe. Ce qui veut dire qu'il faut éviter une approche «top-down», et surtout que les enseignants aient le sentiment qu'on leur balance une énième réforme au détriment de leurs enseignements.

Pour obtenir un climat scolaire apaisé, il faut ensuite agir sur le réseau social. Car il ne s'agit pas seulement de travailler sur des individus, mais sur toute une perception du climat scolaire dans une perspective systémique. C'est ce qui permet d'apporter de la cohésion dans le climat scolaire.

La stabilité du climat scolaire est le fruit d'un travail en équipe. Avec des temps de concertation réguliers, l'accompagnement des personnes impliquées dans la mise en œuvre, une vision globale, une gestion des difficultés en équipe, du coenseignement, explique-t-elle. Mais aussi la possibilité d'inviter dans sa classe des collègues qui n'ont pas de rôle hiérarchique, comme je l'ai vu au Royaume-Uni. Cela permet ensuite d'échanger sur le fond.

Nous avons besoin d'être écoutés sur nos difficultés et de pouvoir en parler sans danger. Une clé de la réussite des interventions en milieu scolaire est leur pilotage. Il est important que les acteurs en charge de la mise en œuvre puissent bénéficier d'un regard extérieur et d'un accom-

pannement tout au long de la mise en œuvre. Travailler en amont du côté des familles, en obtenant le consentement, en respectant le cas échéant le déni d'un handicap, d'une difficulté, d'un problème psychologique. C'est bien légitime! Certaines familles sont ainsi soulagées.

Identifier les élèves à risque de décrochage au préalable – avec un questionnaire qui fasse état de l'évolution de la scolarité, de la perception par l'élève du climat scolaire, du climat de la classe, des problématiques personnelles, (opposition, agressivité, dépression) ou familiales peut orienter le suivi de façon plus efficace.

Former des groupes «climat scolaire» avec les élèves de tous les niveaux

L'école décide ensuite des élèves qui auront besoin d'un accompagnement. Les familles sont informées et donnent leur consentement. L'accompagnement a pour but de créer un climat de confiance entre le jeune et au moins un adulte de l'établissement, et de faire émerger les besoins, qu'il s'agisse de compétences linguistiques, sociales ou psychologiques. Les accompagnateurs pour leur part sont suivis par l'équipe de recherche, en *background*. Le suivi des accompagnateurs fait l'objet d'un vrai pilotage. Un travail spécifique sur le climat scolaire peut être mené avec les élèves qui ont quelque chose à dire. En formant des groupes «climat scolaire» où nous réunissons des élèves de tous les niveaux, en définissant des règles de vie, un secrétaire de séance, etc. En fin d'année, les élèves écrivent une brochure dans laquelle figurent des propositions. Le tout est présenté à l'équipe de direction qui répond à sa convenance. Les adultes, sur le principe, s'engagent à donner réponse aux élèves de sorte à (ré)instaurer du dialogue entre eux et les jeunes.

J'ai aussi eu l'occasion de travailler avec le théâtre de l'opprimé (troupes Entr'Act et Oxo). Une troupe présente aux élèves des situations basées sur l'observation de situations conflictuelles en milieu scolaire. Et invite le public – en l'occurrence les élèves – à monter sur scène pour endosser un rôle et proposer des solutions: un travail sur l'empathie et la gestion des conflits. Des séances pour les adultes – le corps enseignant – sont organisées. L'idée est de partir de choses concrètes et vécues, des situations réelles. Pour apprendre la diversité, commençons par la jouer, puisque contrairement aux pilotes d'avion nous n'avons pas de simulateur de vol, utilisons le théâtre!

Tout cela n'est pas un programme tout fait – de mon point de vue, c'est une démarche.

> de la nécessité du dialogue intra-équipe pour une posture professionnelle adaptée

Lors de mon arrivée dans un *college* d'enseignement agricole et horticole en Angleterre comme enseignante de langues, on m'avait confié pour l'apprentissage du français un groupe d'étudiantes, futures palefrenières. Dès les premières séances, l'atmosphère était tendue. En effet, celles-ci arrivaient régulièrement en retard, s'installaient bruyamment et mon cours était ponctué d'ouvertures de paquets de chips et de bruits digestifs divers et variés selon la consommation de ces jeunes filles. Je percevais cela comme un affichage insolent du manque d'intérêt que suscitait mon cours, voire de l'opposition à la jeune Française que j'étais. Je me crispais au fur et à mesure des semaines et les tensions allaient en augmentant. Jusqu'au jour où, devant la machine

à café, un collègue eut la bonne idée de me demander comment se passait mon intégration. C'est alors que j'explosai, libérant mon anxiété voire mon amertume, alimentées par mon incompréhension d'une situation qui, de mon point de vue, était basée sur de l'opposition systématique.

Un autre regard sur une situation complexe

Le collègue en question, qui sur le moment a dû se dire qu'il aurait mieux fait d'éviter la question, m'invita à réfléchir à la situation différemment. Il m'expliqua notamment que les étudiantes se levaient à 5 h tous les matins pour nettoyer les écuries et que par conséquent, quand elles arrivaient à mon cours, elles n'avaient pas pris de petit-déjeuner. Ceci expliquait pourquoi elles se restauraient pendant le cours, ce qui n'avait par conséquent aucun lien avec de l'insolence ou de

l'opposition. Il me proposa d'envisager d'aborder le problème différemment afin d'éviter que la situation, qui était alors déjà bien tendue, ne dégénère.

Le cours suivant, j'abordai directement la question avec mes élèves en leur expliquant que je ne savais pas qu'elles se levaient si tôt pour travailler, et que par conséquent elles avaient besoin de déjeuner, ce qui de toute évidence n'était pas prévu dans leur emploi du temps.

Je leur expliquai de même comment j'avais ressenti leur comportement en fonction de ma culture et de ma socialisation professionnelle. C'est alors que nous avons négocié qu'elles pourraient prendre dix minutes en début de cours pour manger, mais qu'une fois les dix minutes passées, elles devraient se concentrer sur les activités proposées.

Je remercie encore ce collègue grâce à qui j'ai pu apporter un autre regard sur la situation problématique que je rencontrais, et prendre de la distance avec ce que je croyais être correct en termes d'attitude de la part de mes élèves. Après tout, valait-il mieux avoir des ventres vides qui ne pouvaient se concentrer et donc apprendre correctement, ou bien des élèves mises dans les conditions leur permettant de suivre le cours? Depuis, je conseille toujours aux étudiants que je forme de discuter et d'échanger sur leur pratique, mais aussi d'organiser des observations de classe entre collègues.

La solitude, que ce soit au niveau des élèves comme à celui des enseignants, est source de désengagement scolaire, tout comme elle augmente le risque de victimation.

catherine blaya

